



HAL
open science

Note de lecture. Frédéric Lordon. Figures du communisme, 2021.

Fabien Tarrit

► To cite this version:

Fabien Tarrit. Note de lecture. Frédéric Lordon. Figures du communisme, 2021.. Revue Française de Socio-Economie, 2022. hal-03698334

HAL Id: hal-03698334

<https://hal.science/hal-03698334>

Submitted on 24 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Fabien Tarrit

Regards, Université de Reims Champagne-Ardenne

Loin d'être un phénomène isolé, l'ouvrage de Frédéric Lordon, s'inscrit dans un vaste mouvement de réémergence de la discussion sur le communisme entamé voici au moins une dizaine d'années¹. À cet égard, et pour être précis, ce texte se présente moins comme une contribution à l'analyse scientifique que comme une intervention politique. C'est bel et bien une tentative de réhabilitation du communisme comme projet de société à laquelle nous invite Frédéric Lordon dans ce livre. Si paradoxalement la figure de Karl Marx apparaît peu dans ce livre, son ombre, si ce n'est son spectre, semble imprégner toutes les pages, et c'est précisément en référence implicite au co-auteur du *Manifeste du Parti communiste* – « [l]es rapports de production bourgeois sont la dernière forme antagonique du procès de production social [...] Avec cette formation sociale [capitaliste] s'achève [...] la préhistoire de la société humaine » (*Contribution à la critique de l'économie politique*, Éditions sociales, 1859 [1957] : 5) – que Frédéric Lordon invite l'humanité à « fermer la longue parenthèse de la préhistoire [...] du développement matériel » (7), et à cesser d'envisager l'accumulation monétaire comme son unique horizon. L'objectif est non seulement d'en finir avec le capitalisme, mais surtout d'ouvrir la voie au communisme. C'est ainsi qu'après avoir présenté ses propositions en proposant une lecture de la logique de son argumentaire et en mettant sur ce qui nous semble constituer ses principaux apports, nous attirons l'attention du lecteur sur un certain nombre de limites de son livre, qui tiennent globalement à une insuffisance de perspective, l'objectif de ce dernier point étant de prêter à discussion et à de futures élaboration, comme y invite l'auteur en fin d'ouvrage en assurant que « la finalité implicite [est d'] entamer le débat [dont] les conditions de productivité [...] supposent une base d'accord sur l'essentiel, une marge suffisante de désaccord pour avoir matière à discuter utilement, de l'estime réciproque aussi » (256).

Une tentative de réhabilitation du communisme

Le livre s'articule en trois grandes parties². La première présente ce contre quoi il faut se battre, elle présente une critique de ceux qui tolèrent le capitalisme, du moins intellectuellement, ce qui renvoie aux conditions subjectives qui entravent l'affrontement contre le capitalisme, les « forces de l'inconséquence » (23). Il s'agit de tout un ensemble d'illusions, voire de « malversations intellectuelles » (25), qui empêchent de penser une alternative au capitalisme. Cette partie constitue un préalable à l'élaboration du cœur de l'ouvrage, sur lequel est concentrée la présente note. La deuxième partie vise à donner des éléments sur ce pour quoi il faut se battre, à savoir la « garantie économique générale » (85)

* Un grand merci au comité de rédaction pour ses remarques ayant permis d'améliorer la qualité du texte, les défauts persistants restant les miens.

¹ Pour n'en citer que quelques-uns Aaron Bastani (2021 [2019]) *Communisme de luxe*. L'abondance grâce aux nouvelles technologies. Diateino ; Loïc Chaigneau (2019) *Pourquoi je suis communiste. Essai sur l'objectivité du matérialisme dialectique et historique*. Delga ; Isabelle Garo (2019), *Communisme et stratégie*. Amsterdam ; Slavoj Žižek (2018), *L'actualité du Manifeste du parti communiste*. Fayard ; Yvon Quiniou (2013), *Retour à Marx. Pour une société post-capitaliste*. Buchet et Chastel ; Jodi Dean (2012), *The Communist Horizon*. Verso ; Bruno Bosteels (2011), *The Actuality of Communism*. Verso ; Gianni Vattimo, Santiago Zabala (2011), *Hermeneutic Communism: From Heidegger to Marx*. Columbia University Press.

² Nous attacherons surtout de l'importance aux arguments développés dans les deuxième et troisième parties, dans la mesure où elles contiennent les principales innovations proposées par l'auteur.

autorisée par le communisme, qui s'inscrit dans le postulat que la vie est supérieure à l'économie. La troisième partie interroge les moyens de parvenir au communisme, par « *la formation d'un nouveau bloc hégémonique* » (215), avec pour moteur « *la masse et ses irrptions* » (191) en réponse à la fermeture qu'il attribue à trois hypothèses : celle, « *définitive [,] de l'espace social-démocrate* » (207, souligné par Lordon), celle « *des avant-gardes révolutionnaires* » (189) et celle de la lutte armée (« *personne n'a envie de prendre les armes* » (190).

Il assigne ainsi deux priorités à son projet de société émancipatoire : «

1. *la conservation de la vie [i.e.] le système général de la santé*
2. *l'accès aux moyens de la tranquillité matérielle* » (8-9).

Elles constitueraient les conditions nécessaires au développement des puissances créatives de tous et à l'établissement de la libre production. Réunir ces conditions implique non seulement d'en finir avec le capitalisme, qui mène au désastre écologique et social tout en écartant la possibilité de penser une alternative radicale, mais également de concevoir un avenir post-capitaliste, auquel l'histoire a donné le nom de communisme et dont le choix a été fait de ne pas l'abandonner aux représentations répugnantes qui lui ont souvent été attribuées. C'est également pour cette raison qu'élaborer une représentation de ce que pourrait être le communisme est plus que jamais nécessaire afin d'inscrire sa désirabilité dans l'imaginaire collectif.

L'auteur associe ce désir avec l'acceptation d'un niveau de développement des forces productives qui corresponde à un désir raisonnable, nous y reviendrons. Surtout, le communisme correspond ainsi à un mode d'organisation des rapports humains dans lequel « *la conservation de la vie* » (8) se voit accorder la priorité absolue, notamment sur l'économie, le bien-être étant ainsi doté d'un statut supérieur à la valeur d'échange. Tout en critiquant la contradiction logique d'une certaine forme de décroissance consistant à préserver le capitalisme tout en lui assignant le devoir de se contredire, il interroge la nécessité de renoncer à un certain niveau de vie, tout en améliorant le bien-être, la quantité de biens se transformant en qualité de bien-être, d'où un « *communisme luxueux* » (149). Emprunté à Aaron Bastani, ce concept correspond à « *la visée du maximum d'embellissement du minimum d'objet que nous conserverons* » (152-153).

Il questionne ainsi la possibilité que des propositions macroscopiques (elles concernent « *la division du travail [...], la question du mode de production [...], la production des moyens de production* », 110, souligné par Lordon) puissent être associées aux « *échelons régionaux puis locaux donnant à ces orientations leurs expressions opérationnelles* » (141). Les premières ne peuvent se passer des secondes sans risquer la tyrannie, et les secondes ont besoin des premières pour échapper à la désorganisation. Il appelle aussi à renverser la finance, comprise comme une forme de servitude, et à la remplacer par la subvention.

Il interroge également les formes et le contenu que prendra cette nouvelle organisation sociale, en commençant par ceux qu'elle ne pourra pas prendre. Il acte la fermeture du moment social-démocrate, à savoir l'impossibilité pour un gouvernement au service du travail de réaliser des compromis avec le capital, au sens où le champ de la démocratie évolue en sens inverse du renforcement des intérêts de la classe capitaliste. Il rejette également comme impossibles ou comme non souhaitables le recours à une avant-garde révolutionnaire ou l'appel aux armes. C'est ainsi dans l'irruption des masses qu'il conçoit un outil de sortie du capitalisme. Selon Lordon, s'appuyant sur la contribution d'Antonio Gramsci, seule une telle

irruption permettrait de progresser vers la construction d'un « *bloc contre-hégémonique* » (217) face à la « *crise organique* » (213) que traverse l'humanité. Toutefois, s'il ne développe pas son propos, il se rapproche de toute évidence d'une forme de spontanéisme, qui renvoie notamment à la tradition anarchiste, au sens où il oppose le soulèvement des masses au développement d'une organisation révolutionnaire.

Un manque de perspective

Si l'ouvrage de Frédéric Lordon s'inscrit dans la réouverture de la perspective communiste, qui nous semble bienvenue, nous avons souhaité ici discuter un certain nombre d'angles morts, conçus comme autant d'impensés auxquels il devra répondre, faute de quoi son projet risque de se maintenir dans l'inachevé. Ils portent à la fois sur le communisme et sur ses figures, puisque tels sont les mots qui composent le titre.

S'il n'est toujours pas souhaitable d'élaborer des « *recettes [...] pour les marmites de l'avenir* » (Marx, « Postface de la deuxième édition allemande », *Le Capital*, Livre I, tome I, 1867 [1948] : 26, souligné par Marx), il est difficilement envisageable de concevoir le communisme, qui s'il n'est plus brandi comme un spectre n'a pas cessé de l'être comme une infamie, sans se référer aux textes historiques, anciens mais néanmoins instructifs. Chez Marx et Engels, comme chez Lénine, Luxembourg ou Trotsky, si le communisme est bien moins mentionné que ses acteurs, c'est-à-dire les communistes, il n'en reste pas moins que la nécessité de construire une théorie du communisme se fonde sur le besoin d'élaborer un imaginaire, sur le besoin de répondre à ceux qui pensent, ou plutôt qui pensaient car il y a bien longtemps que les théories déterministes de Plekhanov, de Kautsky, de l'Internationale ouvrière... n'ont plus de partisans, que le communisme émergera naturellement des contradictions du capitalisme. Il faut donc convaincre que la qualité de la vie sera meilleure dans le communisme.

À ce titre, Frédéric Lordon envisage le communisme comme une « *per[te] de "niveau de vie"* » (97). Au-delà du paradoxe qu'il semble n'avoir pas résolu, selon lequel il affirme également la nécessité « *de forces productives suffisamment développées* » (198), il évoque un renoncement à certaines choses desquelles on imagine pouvoir aisément se passer sans perdre en qualité de vie (il évoque « *l'i-Phone 15, la voiture Google et la 7G* », 98). Pourtant il ne donne que quelques exemples qui nous semblent caricaturaux de l'influence que peuvent exercer notamment des pratiques de marketing agressif sur les normes de consommation (cette question était déjà discutée à la fin des années 1990, notamment par Naomi Klein, *No Logo*, Actes Sud, 2001 [1999]) et, tout ce qui est excessif étant insignifiant, son argument manque de consistance. À vrai dire, et peut-être est-ce un aveu de faiblesse, il ne s'attarde pas sur cette question, et s'il parle bien de transformer la vie de quantité en qualité, il ne donne là aussi qu'un échantillon de possibilités, parmi lesquels la gratuité des services collectifs, le temps, la restauration de la nature. Il nous semble alors que la réponse à cette question décisive n'est pas suffisamment développée pour être solide. Il évoque bien la nécessité de déterminer « *l'ensemble des biens sur lesquels une tranquillité absolue doit régner pour tous* » (99), néanmoins il manque à la fois une délimitation plus claire du nécessaire et du superflu, et surtout une réflexion sur la manière dont une société pourra se passer du superflu. Que cela puisse faire l'objet d'une délibération collective serait bienvenu, et à nos yeux une piste prometteuse, toutefois Frédéric Lordon ne semble pas l'explorer, du moins dans cet ouvrage, et il laisse la question en suspens, comme pour la renvoyer à plus tard. En d'autres termes, il n'interroge pas les modalités de la transformation de la quantité en qualité.

On pense immédiatement à la question des acteurs. Qui mobiliser pour garantir cette transformation, ou du moins cette transition d'un capitalisme quantitatif à un communisme qualitatif ? Ayant rejeté l'hypothèse de l'avant-garde tout comme la possibilité de l'armement des masses, Frédéric Lordon ne voit plus que « *la masse et ses irruptions* » (191). Si cette confiance en la spontanéité des masses pourrait laisser penser qu'il se situe aux côtés de Rosa Luxemburg contre Lénine, ce serait oublier qu'elle a longuement débattu, notamment avec Lénine, sur le degré d'intervention du parti et des masses et qu'elle faisait, plus que Lénine, confiance en l'intervention des masses, mais aussi qu'elle était une des dirigeantes du mouvement ouvrier en Allemagne et a donné sa vie à la révolution en 1919. En ce sens, Frédéric Lordon est bien plus spontanéiste que ne le fut Rosa Luxemburg – et donc plus proche de la tradition anarchiste –, puisqu'il renvoie aux illusions la nécessité de construire un parti révolutionnaire en rejetant explicitement « *le règne [...] des avant-gardes révolutionnaires* » (189), ne cherchant pas à justifier cette mise au rencart si ce n'est que ceci est peu « *démocratique* » (*Idem*). S'il ne croit pas en l'avant-garde, il ne croit pas non plus en les syndicats de masse. Ils ne sont guère plus qu'évoqués, puisqu'il ne fait que mentionner en passant les « *syndicats réformistes* » (175). Faute de précision sur ce qu'il entend par ces termes, on doit se contenter de son appréciation de « *la CFDT [comme] antenne factice du syndicat patronal* » (*Idem*) et de la perte par « *la CGT [...] de sa position de syndicalisme revendicatif* » (*Ibid.*). L'auteur ne semble pas confiant en la capacité des masses travailleuses à utiliser leurs outils de luttes pour combattre le capitalisme. C'est ainsi que les « *figures* » qui donnent leur titre au livre sont décrites par le terme général et imprécis de « *la masse* ». Exit les classes sociales ! Si masses et classes ne sont pas exclusives, il serait souhaitable d'expliciter ce lien qui ne va pas de soi.

C'est en revanche de façon plus implicite qu'il présente comme impossible une coordination internationale des luttes. En attribuant le qualificatif déshonorant de « *scoutisme* » (63) aux partisans de « *la stratégie "internationaliste" qui envisage quelque règlement mondial comme prérequis à la résolution de tout problème* » (*Idem*), il écarte le problème en le caricaturant et en le disqualifiant de manière méprisante. Aussi il ne mentionne pas la possibilité d'alliances internationales, qu'il s'agisse de regroupements internationaux d'organisations internationales (comme feu l'Internationale communiste), ni l'impact qu'une révolution dans un pays peut avoir sur d'autres pays. L'auteur n'ignore pas combien Lénine savait que l'échec de la révolution allemande était une entrave pour la diffusion internationale de la révolution sociale après la prise de pouvoir par les Bolcheviks en Russie.

Cela est donc compatible avec le souhait – explicite cette fois-ci – de l'auteur de rejeter la référence à la révolution russe, dont il explique l'échec par le fait qu'il s'agit du « *pays où Marx la jugeait la moins probable du fait, précisément, de son arriération matérielle* » (100). Il est d'abord surprenant qu'un auteur dont la connaissance de la littérature marxiste est tout-à-fait remarquable ait pu omettre qu'à la fin de sa vie, Marx était partisan de l'affirmation que la Russie pourrait constituer le pays duquel serait enclenché une révolution mondiale. Rappelons ainsi qu'il conclut la préface de l'édition russe du *Manifeste du parti communiste* publiée en 1882 en affirmant que « *si la révolution russe donne le signal d'une révolution prolétarienne en Occident, et que toutes deux se complètent, la propriété commune actuelle de la Russie pourra servir de point de départ à une évolution communiste* ». Il serait tout de même surprenant que le Marx que connaît Frédéric Lordon soit si différent du Marx qui a écrit ces lignes. Précisément, et c'est avec les termes de « *révolution permanente* » que Marx, puis Trotsky ont développé une telle logique, le retard dans le développement matériel d'un pays

n'est pas le seul critère permettant de juger la possibilité de diffusion internationale d'une révolution.

Aussi, faute de tenir compte des leçons de l'histoire de la lutte des classes et des révolutions, Frédéric Lordon ne fournit guère d'armes à ceux qui n'ont pas perdu l'espoir que le communisme puisse constituer l'avenir de l'humanité.